

**« Prélude » de Abdellatif Chaouite,
L'interculturel comme art de vivre, 2007, Ed. de L'Harmattan, Paris**

Il faut sans doute une certaine audace – d'aucuns diraient une certaine naïveté - pour parler aujourd'hui de l'interculturel comme *art de vivre* quand les réalités référées à ce vocable, réalités sociales, politiques, psychiques et culturelles, manifestent plutôt souffrances, détresses, révoltes et surenchères. Réalités de mal-vivre plutôt que d'art de vivre, de désenchantement voire de désespoir, plus aptes à susciter une prolixité radicale du refus des formes d'asservissement auxquelles elles assignent. Réalités d'une société qui a pris du retard sur son devenir ?

Depuis un quart de siècle, l'interculturel – entendons par là, dans un premier temps, la réalité socio-culturelle de la diversité issue aussi bien des apports migratoires que des dynamiques internes aux rapports sociaux - est en effet noyé dans une boucle de malentendus : actes désespérés et désespérants de catégories de population ségréguées et, en face, registres de discours et d'actes attendus (provocations, dénonciations, promesses non tenues, répressions). Un jeu aux dès pipés dont la répétition n'arrête pas de projeter en forme close – la forme de l'ordre et du rappel à l'ordre dont les uns et les autres savent que c'est un désordre normalisé - l'informe même, l'ouvert, le *risqué* de toute situation interculturelle. Risqué, car l'interculturel ressort de ces réalités humaines itératives qui mêlent inextricablement répétitions et altérations : répétitions de mécanismes sociaux normatifs et conditionnels, et altérations, interruptions et irruptions, dans ces mêmes mécanismes, de forces résistantes qui remettent en question leurs présupposés comme leurs effets. L'interculturel est ce télescopage dans les rapports sociaux des agencements de machines d'assujettissement et des mouvements de résistances ou de démarquages des imaginaires face à cet assujettissement. D'où sa charge *critique*, tout ensemble explosive et créatrice : elle met à l'épreuve de la réalité les principes les plus affirmées, déconstruit et révèle les non dits des certitudes les plus ancrées et, dans le même temps, fraye les voies de nouveaux possibles, de nouveaux agencements et de nouveaux équilibres socio-culturels. Nouveauté qui altère les logiques normatives et répétitives par un appel à la ré-institution de l'imaginaire social, local et global, dans la perspective d'un approfondissement de ses principes démocratiques. Le curseur pourrait-on dire de cette nouveauté est la diversité.

Il n'y a sans doute pas d'interculturel - de représentation interculturelle, de comportement interculturel, d'option stratégique interculturelle, etc.- sans une prise en compte de cette double valence, subversive/inventive, de la diversité. C'est l'idée centrale de cet essai : revisiter certaines situations interculturelles comme situations habitées – ouvertes et dérangées à la fois - par cette double valence, par un potentiel critique des tentations délégitimant la diversité (relégations, discriminations, etc.) et, simultanément, par une possibilité inventive d'un vivre ensemble plus solidaire et plus singularisant. L'option interculturelle est, dans ce sens, une option sociale sensible et ouverte à ce qui la travaille, au dedans, comme un *dehors*, à ce qui insuffle en elle des écarts, des manières autres de penser et d'agir, des mises à l'épreuve, de la vie en somme.

Le propre de la différence, de l'altérité est de poser *autrement* les questions politiques, sociales et psychiques du « vivre ensemble » - qu'il serait plus judicieux peut-être de nommer « vivre avec » -, de mettre à l'épreuve de l'« intrus », réel ou supposé tel, les conditions, les principes et les règles de ce vivre avec. Cet *autrement* introduit la société à un *travail* sur elle-même, sur sa *contemporanéité* - son espace-temps partagé par l'ensemble des composantes dans leurs diversité - et signe, quand il a lieu, ce qu'on pourrait appeler une intelligence sociale ou un art de vivre : art tout ensemble vigilant contre les clôtures de sens, les assujettissements de soi et de l'autre, et créateur, inventif des devenirs. Inventif signifiant ici productif de pensées et de pratiques – une geste - à partir et avec ce qui est perçu comme n'étant pas soi, à partir et avec l'autre, l'altérité, les écarts internes et externes, le *dehors*.

Le contexte des sociétés dites post-modernes d'aujourd'hui, caractérisé par l'hégémonie du calcul et des télé-technologies, le développement des subjectivités réflexives, l'accélération des mobilités et les redéfinitions de la fonction des frontières, etc. opère - comme effet imprévu probablement - une actualisation de cette grammaire sociale critique et créatrice dans une réalité observable : les sociétés dites multiculturelles, plurielles, etc. Il pose la nécessité d'une productivité sociale interculturelle, apte à re-configurer un nouvel horizon civilisationnel. Dans un monde tenté par l'achèvement dans le techno-marché (pour ceux qui en ont les moyens) ou l'aliénation dans des particularismes ontologiques sacralisés (pour ceux qui en sont exclus), l'interculturel constitue une voie de traverse : ni juxtaposition (toujours hiérarchisante) des différences, ni imitation, par assimilation ou par soumission, mais la quête d'un devenir « entre » les destins surdéterminés et surdéterminants. Une échappée singularisante, une transcription qui altère le pré-destinal. En cela, l'interculturel n'est pas un contenu, n'a pas de contenu (il n'a pas de contenu social autre que celui même de faire société), il est plutôt un style, un réagencement, une noce entre formes, entre possibles, entre accents et contenus dans une configuration toujours renouvelée et renouvelable. Il révèle dans le même l'élasticité qui le déforme et le reforme. Il a, de ce fait, un effet démultiplicateur de la fonction culturelle : sa créativité. Créer des formes et des forces, si mineures soient-elles, comme autant d'écarts, d'intensités, de tonalités singulières.

La relation interculturelle est une relation singulière : elle *relie* des porteurs d'héritages différents, elle *relate* et met en dialogue des récits de soi et de l'autre et elle *relaie* en déplaçant le même vers l'autre et inversement. Triple et irréductible trait : conjonction/disjonction, rapport/traduction et translation/déplacement. L'*inter* de l'interculturel est d'emblée polyphonique, dissonant et consonant à la fois. Il dialectise l'espace relationnel socio-culturel : le met sous tensions tout en inventant en son sein une/des nouvelle(s) modalité(s), une/des nouvelle(s) socio-culture(s). Ce qui revient à dire qu'il potentialise dans chaque socio-culture sa puissance créatrice, productrice par le biais de la rencontre avec d'autres formes, d'autres sons, d'autres possibilités de sentir, de dire, de penser et d'agir. L'interculturel accentue la puissance, l'action innovatrice du culturel en créant en son sein les modalités de résistance aux tentations aussi bien de l'absolutisme ou du « totalisme » intraculturel que de la domination d'un groupe culturel sur l'autre. Tous les grands virages culturels ou civilisationnels se sont accomplis sur la base de cette relation, en tant que confrontation/création, avec la différence.

Cette potentialisation suscite cependant aujourd'hui bien des méfiances, voire des peurs : sans doute parce que la puissance indifférenciatrice de la télé-technologie fait oublier que la créativité sociale puise dans l'inachevé, dans l'ouvert, dans le *familier-étrange*, dans le mystère d'« un homme, des cultures » (Green, 1995). Elle fait peur parce qu'elle met à mal les métaphysiques closes et rassurantes de l'Un et de l'Homogène. Métaphysiques stratifiées par des temporalités de reproduction de pratiques, de schèmes fantasmatiques, mentaux et comportementaux, d'habitus, de machines puissamment ordonnatrices aujourd'hui des images et des imaginaires de la conformation et des processus d'identifications transcendantales : du ciel, vidé de sa multiplicité étoilée vers des régions de la terre aspirées dans ce même vide, *fictionnées* en « sang », en racines reproductrices d'un même tronc ou d'une même forêt, d'une même « espèce ». Ces métaphysiques ont longtemps spatialisé et verticalisé le monde à travers des découpages, des frontières naturalisant la peur des horizons, de l'inconnu et de l'étranger. La rencontre avec le monde de l'autre, avec la métaphysique de l'autre est pensée du coup en termes d'abord de « clashes », d'« obstacles », d'« hostilités », de barrières confinant l'autre dans sa « barbarie » et donnant lieu aux réflexes d'« appropriations », d'« assimilation » et autres *périphérisations* ou phagocytoses des corps et des lieux de l'Autre. Or, au-delà des méfiances et des réflexes naturalisant soi et l'autre, qui constituent bien souvent la hantise des options, des stratégies et des politiques programmatiques et quel que soit l'habillage de la correction idéologique ou morale qu'on leur donne, il s'agit ici de travailler les questions et de travailler avec les questions des différences dans leurs propres sillages, sur les chemins mêmes - plus souvent chemins de traverses - qu'ils entrouvrent aux nouvelles topographies, aux nouvelles singularités, aux nouveaux devenirs, ce que *interculturel comme art de vivre* voudrait dire.

Ces essais se veulent un argument et un éloge de cet art de vivre, dans un esprit critique et créatif. Ils articulent, dans une perspective « modale » ou « sensible » (Laplantine, 2006) méditations et regards

sur des situations interculturelles concrètes. Un va et vient et un échange entre expériences sur le terrain (de la formation et de l'action associative notamment) et tentatives d'analyse des aléas de la rencontre interculturelle. Ce que j'ai pu en saisir par moments, ce qui m'a interrogé ou intrigué mais aussi révolté (mais y a-t-il un art de vivre sans révolte ?). Ce sont donc autant de sillages, d'incursions (ou d'excursions ?), d'entrées (ou de sorties ?) différents mais qui se croisent, relançant ainsi une certaine vision ou promesse de l'interculturel. Promesse, voire nécessité de repenser l'interculturel dans le sens d'un art de vivre, comme horizon politique et social des temps post-modernes.

La « tonalité mentale coutumière » (Segalen, 1978) du quotidien n'a pas souvent cure, il est vrai, de cette promesse. Le quotidien, tissé d'oubli et d'imposition de figures normatives, n'emprunte souvent, à l'insu même de ses acteurs, que les manières de façonner les mémoires dans le creux de leurs cavernes, loin des franges de leurs bords, de leurs frontières clair-obscur et incertaines et du frottement de leurs différences. Or, ce frottement constitue aussi aujourd'hui un horizon d'attente, celui d'un art de vivre comme intention en acte, comme expérience et comme politique tournées vers la capture des secrets de la mémoire de l'autre et de soi.